

Entre deux embarquements

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 30, numéro 3 (177), juin 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60473ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

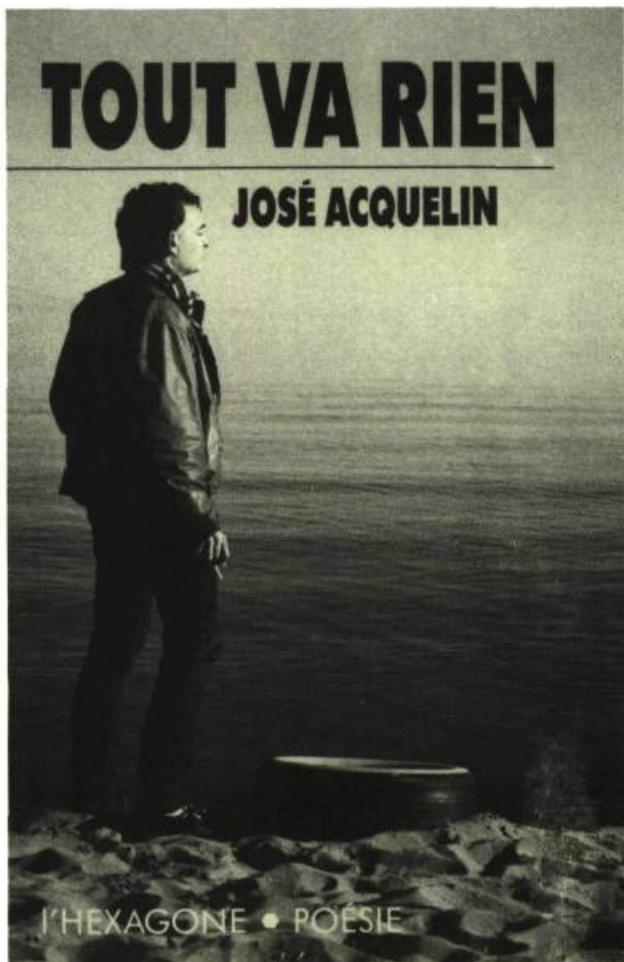
Citer ce compte rendu

Issenhuth, J.-P. (1988). Compte rendu de [Entre deux embarquements]. *Liberté*, 30(3), 30–38.

POÉSIE

TOUT VA RIEN

JOSÉ ACQUELIN



L'HEXAGONE • POÉSIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

ENTRE DEUX EMBARQUEMENTS

Un matin de septembre 1765, au bord du lac de Bienne. Une belle journée commence, dans une lumière dorée. Et je vois une chaloupe. Elle s'apprête à appareiller. À son bord, Thérèse, Jean-Jacques, la Receveuse, sa sœur et les colons qu'on va installer sur Cythère: une flopée de lapins qui tapent frénétiquement des pattes. C'est Jean-Jacques qui rame, débordant de joie. Il ne se compare à rien de moins qu'au pilote des Argonautes. Selon le chapitre XII des *Confessions*, la translation des lapins a lieu «en pompe». Dans la cinquième promenade des *Rêveries*, la solennité a augmenté: on navigue «en grande pompe». Le souvenir a intensifié l'aura des pionniers. Comme il a bien fait! Le soleil s'est-il jamais levé sur une équipée plus poétique?

Il me faut pourtant sauter de cette chaloupe où tout va bien et en venir à *Tout va rien*, de José Acquelin (l'Hexagone, 1987). Attardons-nous un peu à la couverture. C'est elle qui m'a renvoyé au lac de Bienne. De quelle couleur est cette couverture? Bleue ou verte? Ma cabane est mal éclairée. La papier glacé m'aveugle. Je distingue un homme sombre, devant une étendue d'eau agitée d'une faible houle. Ce doit être José Acquelin: son nom est écrit à côté. Il est debout sur du sable piétiné. Encore une de ces plages surpeuplées! Mais il n'y a personne. Serait-ce lui, José Acquelin, qui aurait fait les cent pas en attendant le photographe? C'est possible. Il a l'air de s'ennuyer à mourir. Il est vrai que cette eau secrète un ennui sans nom. Rien, pas une vraie vague, pas un oiseau, pas une

baigneuse, pas le moindre équipage de lapins à l'horizon. En quelle saison sommes-nous? L'homme porte un cache-nez à carreaux, un petit *coat* de cuir. Peut-être un homme de bureau, kidnappé et abandonné là. Il a l'air coiffé comme moi quand je suis coiffé. Plus j'y pense, plus il me ressemble, à l'état glabre, quand j'étais jeune. Il a même une cigarette à la main. Ferait-il partie des pestiférés? Espérons pour lui qu'il ne fume pas des Gitanes, les plus mal vues. Son pantalon a des poches aux genoux, il n'est pas repassé, il lui moule les jambes. Rien à faire, avec ces pantalons de velours, ils tournicoitent, ils gondolent tout de suite. C'est peut-être un auteur pauvre? Reçoit-il les compensations pour les photocopies et pour le prêt en bibliothèque? Évidemment, s'il n'a pas publié trente livres avant la trentaine, comme tout le monde, les fins de mois doivent être difficiles. Il a les jambes fortes, il ne doit pas avoir d'auto. Au fond, ça ne m'étonnerait pas qu'il ait piétiné tout seul toute la plage, même avec ces petits souliers, si malcommodes dans le sable. Il a sûrement hâte de les enlever. Mais il doit attendre. Un poète qui se déchausse sur une première de couverture! J'y repense: oui, au bord du fleuve, près de la rue Paul-Pau, il y a presque vingt ans, j'ai eu cette posture conquérante et modeste, j'ai regardé au loin, au moins une ou deux fois. Plus maintenant, mais on n'oublie jamais ces grands moments, et les voilà qui me reviennent, grâce à l'Hexagone! On dirait que José Acquelin ferme les yeux. Le fait-il exprès? Parfois c'est un hasard. Clic! La photo se prend au moment d'un clignement d'yeux. Mais ces yeux fermés pourraient aussi bien avoir une portée métaphysique, comme chez Maurice de Guérin. Et puis il y a ce pneu à bande blanche, aux pieds de l'auteur. Une vraie cochonnerie, ce pneu, complètement lisse. La plage doit être un dépotoir sauvage. Intéressant. Demander à Alain Horic où est située cette plage. Aller voir si le pneu y est toujours. Je pourrais en clouer des morceaux sous mes sabots, le découper en bandes, faire un tapis rustique. Et José Acquelin est là, debout, les yeux fermés, pour ne pas voir ce pneu immonde. C'est son «horrible arbrisseau». Il pourrait faire quelque chose, je ne sais pas,

grimacer, ramasser le pneu, le lancer à la figure des lecteurs, enlever ses souliers, faire un château de sable, mettre le feu au pneu avec sa cigarette, pour se réchauffer.

Je fis un feu, l'azur m'ayant abandonné...

Non. Il est impavide. Tout va tellement *rien* qu'il a son voyage. Qui sait vraiment ce qui se passe dans ces moments-là? Il songe peut-être à s'attacher le pneu au cou, à se jeter à l'eau? Attacher le pneu avec quoi? Avec ses lacets, éventuellement, quand il aura ôté ses souliers remplis de sable, ou avec son cache-nez. Et si la photo était un collage? Si le pneu et le sable piétiné étaient une machination de l'éditeur? Un coup monté pour émouvoir en évoquant la pollution, l'écologie, ou Rimbaud sur la plage de Djibouti? Acquelin n'a peut-être jamais vu la mer. On l'aura photographié couché, endormi au bureau (d'où les yeux fermés), puis redressé et collé là, à côté du pneu racoleur. Et j'aurai été dupé dès le début. Comment savoir? Qui me dit même qu'Acquelin existe? Qu'on n'a pas collé n'importe qui, sur n'importe quel sable, devant n'importe quelle masse d'eau? J'imagine qu'on met ces auteurs en pied sur les couvertures pour prouver qu'ils existent, qu'ils ne sont pas tous des pseudonymes de l'éditeur, mais voilà: ça ne prouve rien. Un quidam rencontré dans la rue peut faire l'affaire, photographié de trois quarts, pour rendre l'identification difficile. Pourtant, Acquelin... Acquelin... Déjà entendu ce nom. Vérifier dans l'annuaire, histoire de voir s'il y a beaucoup d'Acquelin. *Tout va rien*. Un jeu de mots à la Géraud Godin. Hmm! Acquelin serait-il politicien? Ancien ministre? Laissons-le regarder la mer, les yeux fermés, et passons à la quatrième de couverture.

Oh! ici, tout un texte à me mettre sous la dent! Peut-être aussi quelques pensées toutes faites à glaner pour ma chronique. Voyons toujours. La photo de la couverture est reproduite ici, en modèle réduit, pour m'aider à me rappeler que je n'ai pas changé de livre, qu'il s'agit toujours bien d'Acquelin. Voilà qui me rassure. Lisons donc le texte avec confiance.

Tout va rien ou tout va bien?

Oui, j'avais bien compris le jeu de mots, dès la première de couverture.

À cette question le poète répond par ses propres moyens...

Voilà peut-être enfin un poète débrouillard? un bricoleur?

... et ses mots sont ceux d'un désespoir premier et sans compromis.

Non, encore un désespéré. Comment un désespoir peut-il être premier? Peut-on être désespéré de naissance? Broyer du noir dès le berceau? Sans compromis?

La vie, ici, est d'abord comparée à un boomerang décrivant un zéro parfait.

Où ai-je lu cela? Chez André Frénaud. Ils me fatiguent, tous ces types qui comparent la vie à un zéro et qui s'éternisent, s'éternisent...

Puis, par touches successives, même si vivre accuse une présence au monde remarquable par son absence, José Acquelin perçoit cette absence comme un appel au détachement, comme si de rien n'était. (...) Le présent est alors au cœur des temps et la présence devient la condition sine qua non pour le vivre.

Bon. Récapitulons les touches successives. Vivre accuse une présence par son absence et sa condition *sine qua non* est la présence dans le présent comme si de rien n'était. Est-ce que je me trompe?

Tout va rien marque un renouveau certain dans la poésie récente au Québec.

Le livre, peut-être, on verra, mais la couverture?

José Acquelin est né à Montréal en 1956.

Il avait donc 13 ans en 1969. J'aurais pu l'avoir en classe. Acquelin... Qui sait? Je lui ai peut-être appris à faire des mots-cachés. À mon insu, j'ai peut-être été son Izambard.

Il a fait ses études à l'Université de Montréal et à l'Université de Toulouse.

Pourquoi me parle-t-on de ses études? Pour m'impressionner? De nos jours, qui n'a pas étudié les mots-cachés à l'Université de Toulouse?

Après avoir exercé divers métiers, il travaille à la radio comme animateur à C.I.B.L., puis comme journaliste à Radio-Canada.

Ce serait donc un poète médiatique?

J'en saurai sans doute plus long en ouvrant le livre. En attendant, la poésie d'Acquelin peut-elle tirer profit de ce texte, de cette photo? J'en doute. Si au moins je connaissais l'auteur et le reconnaissais sur la couverture, je pourrais dire «Comme il a grossi!», ou «Toujours bon pied bon œil!», ou «Tiens! c'est le petit pantalon qu'il avait quand je l'ai connu à Toulouse!», ou toute autre bêtise que pourrait me souffler mon manque de classe. Mais non, rien, la photo ne me donne vraiment rien, le texte non plus. La lecture de la couverture m'a épuisé. J'ouvre le livre au prix d'un ultime effort...

... et je ne le regrette pas. Mais la satisfaction que me procurent certaines pages est tout à fait étrangère aux assertions de la couverture, qui traitaient la poésie comme l'exposé d'une doctrine. Les aperçus qui m'arrêtent n'ont rien à voir avec le boomerang sans compromis et la présence comme si de rien n'était. En ouvrant un livre de poésie, je ne cherche pas une doctrine ou une pensée sur la vie, mais plutôt le chant singulier d'une vie, accompli dans une langue, et si possible, ces échappées où les mots, parfois, devenus leviers et transfigurés, sans rien sacrifier de ce qu'ils désignent, soulèvent des charges dont on ne sait rien. Aussi, dans *Tout va rien*, suis-je à la fois ravi et déçu quand un chant bien commencé, comme celui-ci, finit dans la doctrine:

*un vent qui ne bouge pas
franchit le mur du sommeil*

*à la seule vitesse de la présence
ce n'est qu'alors que l'on voit
la perfection du mouvement*

Un peu de doctrine passerait plus aisément dans un style en lui-même intéressant, car alors l'attention pourrait se tenir en équilibre sur deux objets, et trouver temporairement dans le deuxième l'intérêt que n'éveille pas en elle le premier. Ici, «ce n'est qu' que» amorce un dérapage complet. Le maniérisme cacophonique du style parlé me dérange aussi ailleurs, et en général, je crois que les clins d'œil, les jeux de mots, les familiarités multipliées, les maladresses calculées ou non et tout l'appareil par lequel s'affiche la désinvolture ont sur moi l'effet contraire à celui qu'ils visent. Ces procédés veulent-ils empêcher la poésie de «faire poétique»? J'y vois des décorations en creux dont le chant se passerait beaucoup plus aisément que de musique. Quand Acquelin se débarrasse de ces entraves, il m'intéresse bien davantage:

*inconnue
toi droite seule et immobile
autant que le quai qui te soutenait
je n'étais pas seul je te regardais
et pendant deux minutes très pleines
il n'y avait que toi au monde
que j'aimais*

Ce n'est pas encore le chant qui se libère de l'instant en l'emportant, mais déjà une vue assez claire de cet instant, malgré «que le quai qui». Le dernier poème du recueil et l'épigraphe tirée de Zénon m'invitent à revenir au *Cimetière marin*...

... ce cimetière dont Valéry était sorti, incognito, pour écrire à Jeanne Loviton, pendant huit ans, des lettres d'amour fou. Je lis des extraits de ces lettres dans *L'Homme et le langage* de Jean Brun*. Grâce à ces extraits, Valéry me semble

* PUF, 1985, pp. 175-176.

moins figé en colonne, moins statue-du-penseur-qui-se-regarde-penser — attitudes qui m'avaient toujours paru un peu artificielles et poseuses. Tout autre est ce que je lis ici: «C'est incompréhensible. Moi qui ai fait une critique que je crois rigoureuse de la notion d'infini, (...) c'est drôle que j'aie un sentiment qui veut ce nom — qui n'en peut prendre d'autre (...) Il faut pour subir ou mériter cette sensation d'une valeur suprême (...) une sorte de dépouillement destructif de bien des connaissances et une sensibilité singulière.» À la même époque, Valéry écrit dans *l'Introduction à la poétique* que l'œuvre implique «une échappée miraculeuse hors du monde fermé du possible». Simple coïncidence? J'aimerais le savoir. Pourquoi ne publie-t-on pas ces lettres? Elles pourraient montrer que l'escamotage de la vie n'aide pas à comprendre l'œuvre, et éclairer davantage l'incompréhensible. Les *Lettres à l'étrangère* de Saint-John Perse (Gallimard, 1987) procurent un peu de cet éclairage supplémentaire. J'y trouve d'ailleurs une expression qui, curieusement, les résume: «une inflexion nouvelle de la voix, qui dit enfin l'être multiple». L'auteur de ces vingt-cinq lettres à Rosalia Sanchez Abreu n'est ni Saint-John Perse le Poète, ni Alexis Léger le Serviteur de l'État, ni même l'auteur des lettres souvent distantes publiées dans la Pléiade. C'est un quatrième personnage, complémentaire, qui signe Allan et poursuit la liberté de l'esprit et la possibilité de l'œuvre dans les tracasseries quotidiennes et les servitudes physiques. À de rares moments où Saint-John Perse recouvre Allan, il me donne, mieux que jamais, l'impression que son œuvre est un perpétuel défi lancé à lui-même, au public, à l'époque. Elle s'écrit contre l'abandon de soi aux vicissitudes de la vie, contre le lecteur qu'elle tient le plus possible à l'écart des faits dont elle s'inspire, contre l'air du temps, enfin, par un élan, une confiance, une certitude qui détonnent dans l'époque et nient ses principales caractéristiques. Un peu plus de lumière, donc...

... mais qui n'éclaire que des hors-d'œuvre, des circonstances, des intentions, tout au plus un moteur auxiliaire — toutes choses qui pouvaient résulter en rien plutôt qu'en la

poésie de Saint-John Perse. Ce qui compte, en art, c'est l'application de lois inconnues, soustraites à tout éclairage possible. Proposition dépourvue de logique, mais la seule fructueuse. Impossible, mais la seule acceptable. Inexplicable, injustifiable, mais la seule plausible. L'art est dans ce que la perte gagne, ce que la conquête perd, ce que la fuite poursuit, ce que la poursuite fuit. Et ce défi ne lui est pas aujourd'hui particulier. «Le dernier tronçon de route, écrit Jeanne Pager dans la revue *Recueil*, s'offre à tous les voyageurs, au prix d'une aventure inconcevable, car il ne s'agit plus maintenant de science ni de poésie, mais bien de s'affranchir de la pensée. Le labeur aboutit à préparer, dans l'espace de la conscience, l'irruption de phénomènes qui la transcendent. Seule, en effet, la réceptivité peut être atteinte: la Connaissance peut seulement s'accueillir.»